

## Gaza mon amour

Romain Dumont

Numéro 153, printemps 2017

Ses plaisirs n'ont pas de remède, et ses joies restent sans espoir

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/85406ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Moebius

ISSN

0225-1582 (imprimé)

1920-9363 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Dumont, R. (2017). Gaza mon amour. *Moebius*, (153), 31–37.

# GAZA MON AMOUR

Romain Dumont

— TU N'AS RIEN VU À GAZA. RIEN.

— J'ai tout vu à Gaza, tout.

Ainsi, l'hôpital je l'ai vu.

— TU N'AS PAS VU D'HÔPITAL À GAZA.

— En ruines, comment n'aurais-je pas pu voir les ruines ?

— TU N'AS PAS VU LES RUINES, TU N'AS RIEN VU.

— Elles étaient sur un brancard, rue Jack-Chirak.

— TU N'AS PAS VU LES RUES DE GAZA. TU N'AS RIEN VU À GAZA.

— Elles tenaient un enfant par les rues.

— TU NE CONNAIS PAS LE GAZAOUI.

— Je l'ai rencontré deux mille trois cent dix fois sur le trottoir.

— TU N'AS PAS VU DE RUINES SUR LE TROTTOIR.

— Oui, le brancard était transporté dans la rue.

Le trottoir transporte avec élégance les brancards.

Il n'y a pas d'ambulance à Gaza.

Il y en a déjà eu.

Nous avons tous déjà eu quelque chose  
qui n'existe plus.

Mais à Gaza ce sont des enfants.

Chez nous, c'est rare de dire que nous n'avons plus  
d'enfants.

Les ruines, je les ai vues.

Je n'ai vu personne pleurer.

On ne pleure plus à Gaza.

Il faut des enfants

pour nous rappeler de pleurer.

J'ai pleuré, moi.

— TU N'ÉTAIS PAS À GAZA.

— Puisque je te dis que j'ai pleuré,  
sur les deux trottoirs de la rue Jack-Chirak.

La peine divisée en deux.

— SUR QUOI AURAI-TU PLEURÉ ?

— Sur ce qui reste.

J'ai pleuré sur les ruines.

— ON PLEURE SOUS LES BOMBES. TU N'AS PAS PLEURÉ.

— Tu en es sûr ?

J'étais la seule à pleurer.

Combien de raids faut-il

avant de comprendre qu'on est devenus fous ?

Pour un jour.

Pour deux jours.

Pour trois jours...

— TU N'AS PAS COMPTÉ.

— Quarante-huit jours.

Ils étaient fous,

je n'ai rien inventé.  
 Seulement, l'histoire ne le dit pas encore.  
 Je n'étais pas sous les bombes, mais presque.  
 Le soleil me brûlait les os,  
 là où j'étais.  
 Le sable se détachait du sol.  
 — TU AS TOUT INVENTÉ.  
 — Moi, rien.  
 Comme toi j'ai des yeux.  
 Je n'avais rien à inventer.  
 — NON, TU N'EN AS PAS. TU N'AS PAS VU GAZA.  
 — Et alors comment aurais-je pleuré ?  
 Comment aurais-je pu pleurer  
 de chaque côté du trottoir ?  
 — TU N'AS PAS PLEURÉ. TU AS INVENTÉ.  
 — Je n'ai rien inventé.  
 J'ai espéré plusieurs fois.  
 J'ai espéré  
 que mes cendres soient lancées sur cette terre,  
 que je sois poussières parmi les ruines,  
 n'attendant qu'une seule chose,  
 simplement de m'accrocher à une pierre,  
 une pierre destinée à un gosse,  
 qu'il se cogne le pied,  
 que j'échoue à le faire trébucher,  
 alors,  
 il se retournera,  
 cette pierre c'est moi,  
 il m'interprétera comme un signe.

Il est resté debout,  
c'est bien le signe qu'il attendait.  
Je m'accrocherai de toutes mes forces à cette pierre,  
pendant qu'il la gardera dans ses poches des jours  
durant.

Des mois, des années peut-être  
(pas un autre soixante-dix ans),  
mais un jour, il décidera de me lancer  
de toutes ses forces,  
sur ses interdits.

Et dans mon vol plané,  
j'aurai peur, mais, triomphante,  
veinarde enfin,  
je serai devenue quelque chose,  
jetée à la gueule des gardiens du paradis,  
des maçons  
qui construisent des murs entre les hommes.

Avec la volonté de heurter de toutes mes forces l'endoc-  
triné de service,

puis,  
et puis, bien sûr, je ne ferai de mal à personne.  
Je n'aurai servi à rien,  
au mieux égratigné la peau métallique d'un tank,  
mais moi,  
j'aurai vécu quelques secondes,  
à travers les mains d'un autre,  
pas les tiennes,  
j'aurai vu l'élan de la liberté,  
le choc du désespoir,

puisqu'on n'invente pas la vie  
 comme on invente la roue,  
 le tank roulera sur ma pierre,  
 mais pas sur moi,  
 je serai encore poussières,  
 en attendant parmi les ruines  
 de trouver une autre pierre,  
 à laquelle m'attacher,  
 en souhaitant l'éternel retour,  
 en espérant être lancée,  
 encore et encore,  
 sur la peau des tanks,  
 et peut-être, par chance,  
 sur la gueule des tankistes,  
 tant que des gosses,  
 tant que des gosses sur cette terre maudite,  
 trouveront des prétextes pour me lancer.  
 J'attendrai.

— TU INVENTES COMME UN ENFANT.

— Tu vois bien comment je n'invente rien.

Il n'y a plus d'enfants.

Les inventions s'oublient.

Pas le reste.

Je parle en mon nom,

au nom des ruines des possibles.

Pas celles des inventions oubliées.

— TU NE CONNAIS PAS L'OUBLI.

— L'oubli est une prison pour l'espoir.

On a oublié les brancards  
dans la plus grande du monde.  
Il faut les soulever quelque part, ces brancards.  
— TU NE SAIS PAS OÙ ILS VONT.  
— Si, écoute-moi.  
Ils viennent de la rue Jack-Chirak.  
Tue-moi.  
Je te montrerai où ils vont.  
Tu entendras parler de moi.  
Si tu es proche  
— on n'en parle pas trop loin —,  
tue-moi et reste proche.  
Pourquoi pas toi ?  
Tu as la force des tanks,  
tu n'as qu'à te réinventer,  
tue-moi.  
Tu verras,  
je n'attendrai pas la mort,  
pas comme toi, ce serait trop long.  
J'attendrai cette pierre,  
ce rendez-vous fixé avec l'histoire.  
J'attendrai à travers l'éternité,  
ce rendez-vous parmi les ruines,  
peu importe le trottoir,  
jure-moi,  
que personne ne me transportera sur un foutu brancard.  
Tue-moi  
Et je serai avec d'autres,  
Sur cette pierre, fière

De ne pas avoir servi à rien,  
D'avoir quitté la plage,  
D'avoir traversé les trottoirs,  
Pour cette pierre qui a mis feu aux tanks,  
Tue-moi  
Je t'en prie.